Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

43 | 2021

Domestiquer la nature

Conclusions

Yoan Boudes, Maxime Fulconis et Simon Hasdenteufel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questes/5834>

DOI : [10.4000/questes.5834](https://doi.org/10.4000/questes.5834)

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juillet 2021

Pagination : 131-138

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Yoan Boudes, Maxime Fulconis et Simon Hasdenteufel, « Conclusions », *Questes* [En ligne], 43 | 2021, mis en ligne le 30 octobre 2021, consulté le 10 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questes/5834> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.5834>

Conclusions

**Yoan BOUDES, Maxime FULCONIS et
Simon HASDENTEUFEL**

Sorbonne Université – Faculté des Lettres

Si la question du rapport entre les sociétés et la nature peut sembler de prime abord largement traitée dans la bibliographie, elle est encore marquée par la diversité des angles d'approche et manque d'une cohérence d'ensemble que le présent ouvrage a tenté d'esquisser. De plus, les contributions de ce volume ont apporté de nouveaux éclairages sur le thème plus particulier de la domestication de la nature.

Le regard du chercheur reste influencé par l'actualité : les enjeux écologiques, l'apport des sciences de la nature aux sciences historiques, ainsi que la remise en question du grand récit moderne et occidental, promoteur d'une image de l'« Homme » conquérant et aménageur des environnements naturels, amènent de nouvelles interrogations. En effet, le rapport des individus et des groupes sociaux à leur environnement ne se limite ni à une simple appropriation matérielle, ni à une relation abstraite de l'individu médiéval qui ferait face à une « forêt de symboles ». Tous ces aspects, du plus concret au plus abstrait, devraient être envisagés comme différentes manières pour les sociétés et les individus du Moyen Âge de domestiquer ce qu'ils pensent être la nature, qu'ils habitent sans en faire complètement partie.

Les sources, souvent taciturnes ou silencieuses, rendent parfois difficile l'étude de ces questions. En effet, comme ont pu le souligner Charles Viaut à propos de la forêt de Talmont ou Numa Buchs sur le jardin des Manganes à Constantinople, ces espaces domestiqués et aménagés ont laissé peu de traces documentaires et matérielles, alors même qu'ils jouaient un rôle fondamental du point de vue de l'économie ou de la promotion du pouvoir politique.

Aborder l'idée de nature appelle alors nécessairement la prise en considération des espaces qui ont profondément changé, voire complètement disparu. Ces disparitions ne doivent cependant pas occulter que les sociétés médiévales ont profondément transformé les milieux naturels où elles s'inscrivaient. Plus encore, l'environnement a fortement influencé les manières dont les gens du Moyen Âge organisaient leur économie, leurs relations sociales et leurs représentations du monde. Ainsi, l'un des premiers résultats de ce volume consiste dans le rappel de l'anthropisation diffuse mais réelle de la quasi-totalité de l'environnement au Moyen Âge, à rebours des clichés tendant à représenter une période où les individus sont victimes d'une nature envahissante et impossible à maîtriser, refuge des bandits et du non-droit, comme dans la légende de Robin des Bois qui continue de conditionner nos représentations de la période¹. Numa Buchs a ainsi montré que l'aménagement des parcs impériaux à Constantinople était devenu un enjeu politique majeur à partir des années 1030, conduisant l'empereur Constantin IX Monomaque à investir quantité d'argent et de main-d'œuvre pour aménager le jardin des Manganes, à côté du palais royal. Le *basileus* fit, entre autres, édifier des jardins suspendus, des terrasses

¹ On peut par exemple penser au *Robin Hood. Prince of Thieves* de Kevin Reynolds (1991).

boisées, mais aussi des vergers pour l'alimentation des moines, des étudiants et des malades accueillis dans l'église significativement dédiée à Saint-Georges-le-Tropaiophore (c'est-à-dire le nourricier). Le coût de ces ambitieuses installations aurait fortement grevé les finances impériales, au point que, selon le chroniqueur et détracteur de Constantin Michel Psellos, les troupes défendant les frontières de l'empire auraient manqué de subsides. Domestiquer la nature n'est donc jamais un acte innocent mais obéit à des données économiques et politiques.

En Occident, la forêt de Talmont en Vendée, que l'on pourrait à première vue considérer comme un espace du sauvage par excellence, était en réalité au cœur de l'économie de la région comme l'a analysé Charles Viaut. On retiendra notamment qu'elle y apparaît comme un réservoir foncier pour les défrichements afin de répondre aux diverses pressions démographiques et que les sociétés médiévales, loin de déboiser de manière aléatoire, pouvaient chercher à avoir une connaissance précise de l'exploitation de leur environnement naturel. C'est ainsi que le seigneur de Talmont Louis d'Amboise entreprit en 1452 d'établir un état des défrichements depuis huit ans et d'en mesurer l'étendue. Plus encore, la forêt en tant que ressource économique devient un terrain de tensions. Le bois est en effet essentiel pour se chauffer, cuire les aliments, entretenir le château ou d'autres édifices. Dès lors, domestiquer la nature passe par des oppositions sociales et politiques. L'étude du *chauffagium*, le droit coutumier de prélever du bois pour se chauffer, révèle ainsi, par exemple les négociations constantes autour de l'exploitation d'une ressource fondamentale, entre paysans, moines et seigneurs, souvent à l'avantage des deux derniers groupes.

Dans la même perspective, l'intervention exclusivement orale de Peter Nahon lors du séminaire qui a donné lieu à ce numéro, a d'autre part rappelé que le goût du citron tel qu'il est connu aujourd'hui, c'est-à-dire acide, est en réalité le produit d'un long processus de domestication de cet aliment. C'est en effet à partir du VIII^e siècle que le citron, qui était dans l'Antiquité doux, a fait l'objet d'une sélection en fonction de l'acidité, afin que ce fruit, qui prévient efficacement les carences vitaminiques, puisse être conservé plus longtemps sur les navires.

Dans un second temps, on peut insister sur le fait que cette anthropisation soutenue au Moyen Âge va de pair avec divers efforts pour fournir des explications aux phénomènes naturels – ce que l'on pourrait désigner comme des processus de domestication intellectuelle de la nature. Ce processus de compréhension passe notamment par le fait de distinguer le « sauvage » du « domestique ». À cet égard, rappelons à la lumière des travaux de Philippe Descola que la « nature » ainsi que son opposition par rapport à la « culture » ne sauraient être essentialisées, mais sont affaire de perceptions et de constructions culturelles : est naturel ce qui est perçu comme tel. Dans ce cadre, la période médiévale s'offre alors comme un moment traversé de tensions et d'expérimentations, espace de bascule entre une civilisation analogique marquée par un certain anthropocentrisme chrétien et une modernité naturaliste dont l'appréhension intellectuelle des phénomènes naturels trouve des échos dès le XIII^e siècle.

En étudiant les œuvres encyclopédiques du Moyen Âge, Alice Laforêt et Audrey Dominguez ont ainsi souligné, respectivement pour l'arbre et pour le lis, la volonté d'opposer parmi les végétaux l'*incultus* au *domesticus*, ou bien le « sauvage » au « domestique »,

également désigné comme « privé ». Reste à savoir sur quels critères les gens du Moyen Âge définissaient ce qui est sauvage ou ce qui est domestique. Sur cette question, il semblerait que l'on range une espèce dans la catégorie « domestique » à partir du moment où elle est revêtue de diverses qualités : les arbres fruitiers sont pour la plupart domestiques car ils bénéficient à l'alimentation humaine – et, quand les arbres sauvages donnent eux aussi des fruits, ils sont moins bons et dangereusement surabondants, comme une allusion au péché de l'excès. De même, le lis blanc est domestique du fait de ses propriétés médicinales, mais surtout de sa beauté, équivalente à l'intensité de sa blancheur. Certaines espèces se trouvent à la lisière entre le sauvage et le domestique, à l'instar du lis jaune, jugé moins beau et moins bénéfique que son homologue blanc. Enfin, une espèce sauvage comme le lis rouge n'est pas pour autant exempte de propriétés médicinales. À nouveau, ce sont les perceptions qui viennent structurer le champ du « naturel ».

Quoi qu'il en soit, le processus de domestication des végétaux est amplement valorisé d'après les articles d'Alice Laforêt et d'Audrey Dominguez, en ce qu'il est le reflet chez l'individu de la maîtrise de ses passions, dans le parcours du bon chrétien. Plantes comme animaux, si l'on reprend les recherches de Michel Pastoureau, deviennent ainsi supports d'un discours moral. La mise en culture est ainsi semblable à l'abstinence : dans ses sermons, Jacques de Voragine recourt à l'exemple de l'amandier que l'on doit purger de sa moelle pour le rendre fertile, à l'image du pécheur devant s'astreindre à la pénitence pour porter de « bons fruits ». De même, la *Queste du Saint Graal* effectue un parallèle entre la croissance du lis blanc en direction du ciel et le destin du chevalier Bohort, domestiquant ses passions afin de parvenir à la vertu. Plus largement, le processus de domestication intellectuelle de la

nature répond à une double nécessité d'ordonner le monde, afin de manifester l'harmonie de la création, mais aussi, selon une tradition remontant à l'Antiquité, de célébrer « l'art et le génie inventif de l'homme », pour reprendre une citation de Pline – mais dans une perspective chrétienne où les arbres du Paradis sont des arbres domestiques. Ces analyses sur les discours encyclopédiques nous rappellent que les savoirs sur la nature, en ce qu'ils entendent ordonner le monde, ne sont pas neutres, telle une connaissance sanctuarisée, mais défendent une certaine vision de la société et de ses normes de fonctionnement, valorisant ici l'emprise sur la nature.

Pourtant, la domestication de la nature n'est pas sans soulever des interrogations au sein des sociétés médiévales, en particulier en ce qui concerne la place complexe de l'être humain, à la fois aménageur de la nature, irrémédiablement à la lisière du sauvage et du domestique, et même entièrement traversé par ces deux pôles. Dès lors, chaque individu, ainsi que chaque groupe, communauté ou société du Moyen Âge, se trouve confronté à la nécessité de redéfinir sans cesse sa position par rapport à la nature, selon tout un ensemble d'enjeux. Comme l'a étudié Charlotte Guiot, l'aristocratie française de la fin du Moyen Âge, quoique de plus en plus structurée par une discipline de cour, développe une fascination pour l'idée d'un retour à la nature et à un mode de vie jugé plus simple qui sous-tend l'écriture de *Regnault et Janneton*, pastourelle du XV^e siècle probablement composée par le roi René d'Anjou. Ici, les descriptions bucoliques de la nature font l'objet de considérations positives, notamment à travers l'harmonie des chants des bergers, des pastourelles et des oiseaux, reflet sonore d'un paradis perdu et regretté.

Cet article met également en lumière les interrogations des gens du Moyen Âge dans leur rapport à l'idée de nature : faut-il chercher à s'en rapprocher ou bien à s'en éloigner ? Ces questionnements transparaissent à travers les figures du pasteur et les personnages mis en scène dans les pastourelles, situées à la charnière entre le monde civilisé et la nature. D'un côté, il s'agit de personnages légers, grivois et sauvages, appartenant aux classes sociales les plus modestes. De l'autre, par leur proximité avec un ensemble d'éléments considérés comme naturels – végétaux, animaux, montagnes – ces protagonistes deviennent les lointains héritiers du Paradis perdu et d'un ordre du monde idéal auquel aspire le public aristocratique. De même, l'empereur-jardinier analysé par Numa Buchs ou encore les nobles à la chasse de la forêt de Talmont, entendent construire leur supériorité politique et morale par une proximité et une maîtrise avec la nature qu'ils seraient les seuls à pleinement éprouver et exercer. Les confirmations de privilèges de l'abbaye de Talmont au milieu du XIII^e siècle désignent même les lieux que se réserve le seigneur dans la forêt pour la chasse sous le nom de « *defensi* » : des endroits défendus aux autres usagers où peut se manifester la domination seigneuriale dans l'exercice de la chasse, délimitant, occupant et organisant l'espace naturel au profit du groupe dominant.

De fait, le pouvoir politique trouve dans l'idée de nature un réservoir potentiel de légitimité, que ce soit dans la domestication concrète de cette nature, ou dans sa réutilisation symbolique. La figure du pasteur, entre autres, est ainsi étroitement liée aux représentations du bon souverain. Comme l'a analysé Charlotte Guiot, ce personnage, à la lisière de la nature et de la civilisation, gardien du troupeau et représentant de l'ordre harmonieux du monde, peut être mobilisé par René d'Anjou comme une promesse de paix et de stabilité politique. De plus, le

souverain, dans ses manières de se représenter et d'être représenté, est inséparable d'une réflexion sur l'environnement qu'il contribue à occuper et transformer par sa politique, et donc d'une interrogation sur son rapport à la nature. Gouverner, c'est diriger des individus et les milieux naturels qu'ils domestiquent, supposant alors, *naturellement*, un discours sur le rapport du souverain à la nature. Aussi, que ce soit à travers le lis blanc, le jardin des Manganes ou la forêt de Talmont, le pouvoir investit le champ du naturel pour construire sa légitimité – de même qu'un Psellos peut retourner cet argumentaire de la nature contre l'empereur afin de mieux critiquer sa politique. Quand il est question de produire un discours sur un pouvoir ou sur une société, la nature se trouve ainsi mobilisée comme une référence possible, que ce soit comme repoussoir ou comme modèle.

On constate dès lors que l'enjeu pour les sociétés médiévales est de proposer des réponses à l'exploitation concrète qu'elles opèrent sur des environnements, néanmoins perçus comme naturels, par un ensemble de récits visant à donner une cohérence à ces processus de domestication et à l'inscrire dans le respect de la Création et de l'ordre divin du monde. D'où la nécessité pour la recherche d'articuler les enjeux économiques et écologiques auxquels ont fait face les gens du Moyen Âge, avec leur réinterprétation dans le cadre de constructions culturelles d'idées de nature, de domestication et de civilisation.